

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Eclairages

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 216-220

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

ECLAIRAGES

L'avion possède sur l'observateur en place l'avantage de sa position mobile, de son regard curieusement appliqué aux surprises du terrain. S'il faut craindre l'homme d'un seul livre, combien sera borgne le prisonnier d'une Ecole. La leçon des siècles en histoire et en art reste vaine. Le monde évolue ; les œuvres légitiment les innovations et les maîtres s'obstinent à porter le tricorne. Lorsque l'architecture moderne aura imposé ses lignes et son esthétique aux bâtiments religieux et civils, on rencontrera, aux coins des rues, les pleureuses du style pseudo-gothique.

L'homme sage, comme le berger, surveille aux portes du jour, les lueurs de l'aube : des illuminations orageuses peuvent le tromper, mais il ne court pas le risque de manquer le soleil.

Ceux qui brandissent un fouet chassent les oiseaux. Les règles invoquées, les anathèmes, les sarcasmes n'ont aucune prise sur les mouvements artistiques. Pour discipliner ces forces, il ne reste qu'à se placer au cœur de la bataille et à trier. Un jeune théologien me disait en lisant Verlaine :

— Qu'est-ce que cela « prouve » ?

Un son, un cri d'oiseau, qu'est-ce que cela « prouve » ? C'est pour le plaisir.

Bouder son époque et son esprit, défendre farouchement des cadavres, c'est se retrancher du nombre des vivants. D'ailleurs, au XVII^e siècle, les pédagogues d'aujourd'hui auraient soutenu Pradon et Chapelain contre Racine et Boileau, les modernes d'alors !

Des courants nouveaux transforment tous les arts. Il y a cent ans, nos pères assistaient à un phénomène semblable. Les plus ingénieux et ceux qui nous paraissent intelligents — *intus legere* — furent ceux qui s'embarquèrent avec les novateurs et qui, sur le bateau, essayèrent de

comprendre, de discerner le sens profond du voyage, de libérer les trouvailles géniales des excès naturels à toute réaction. Il faut viser trop haut pour tirer juste. Les grands poètes consternaient les néo-classiques et leur suite bourgeoise. Delacroix et ses disciples renversaient les idées toutes faites comme des fauteuils pour impotents.

Aujourd'hui encore, ceux qui ont " subi " sans contrôle et sans travail, un vernis artistique et littéraire dans leurs jeunes années et qui ont perdu tout contact avec la vie présente, ceux-là s'éclairent encore à l'huile. Toute l'essence poétique, ils la respirent dans ces recettes métronomiques :

*Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ;
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.*

Les mêmes adorent en musique les pas-redoublés, les polkas et les chansons populaires ; en peinture les pieuses évocations d'Azambre.

Hélas ! on n'adopte pas sans tâtonnement cette attitude discrète et sympathique en face des œuvres nouvelles et, pour une heure, déconcertantes. Les jeunes gens et les vieillards sont exclusifs dans leurs amours. Les premiers acceptent le bizarre et l'audacieux par esprit de contradiction ; les seconds manquent d'énergie et de souplesse pour se réadapter, pour rafraîchir leurs musées paléontologiques.

Le critique assez naïf et farouche qui aura ignoré la poésie, la peinture, la musique, l'architecture et la sculpture de ces vingt dernières années, fera figure de croquemort, de parfait primaire dans un demi-siècle.

Rien n'est plus instructif qu'une rubrique du « JOURNAL DES POETES », les *Echos*. Je ne puis résister au plaisir d'en citer de larges extraits pour éclairer nos directions.

L'éditeur Didot écrivait à Lamartine après avoir refusé les *Méditations* :

« J'ai lu vos vers. Ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans études, ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poètes. On ne sait où vous avez pris la langue, les images de cette poésie. Renoncez à ces nouveautés qui dépayseraient le génie français.

Lisez nos maîtres : Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes. Voua les poètes chéris du public. Ressemblez à quelques-uns si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise. Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume, et je me rendrais un mauvais service en le publiant à mes frais. »

On sait que Victor Hugo fut écarté trois fois de l'Académie. Ses concurrents heureux sont MM. Mignet, Dupaty, Flourens. Une quatrième fois, Hugo recueillit 17 voix et un vaudevilliste, M. Ancelot, eut 15 voix !

En 1819, Gaussoin traduit en vers la poétique de Marc-Jérôme Vida, publiée à Rome en 1527, parce que les auteurs vivants de la période romantique ne produisaient pas de grandes œuvres. Pourtant Lamartine, Vigny, Hugo...

Voici un exemple de ces beaux vers :

*Pour que votre poème en tout soit régulier,
Deux ou trois fois par an, lisez-le tout entier.*

En 1887, Brunetière parlait de Baudelaire « *ce pauvre qui n'avait rien ou presque rien du poète que la rage de le devenir.* » Il ajoutait :

« Les vers de Baudelaire suent l'effort ; ce qu'il voudrait dire, il est rare, il est très rare qu'il le dise : et sous ses affectations de force et de violence il a le génie même de la faiblesse et de l'impropriété de l'expression... Non seulement le style mais l'harmonie, le mouvement, l'imagination lui manquent... »

« La sensibilité est nulle chez Baudelaire ; sauf une exception », déclare Lanson dans son *Histoire de la Littérature française.*

N'oublions pas que la gloire de Racine et de Molière

est surtout posthume ; que Mme de Sévigné croyait peu à celle de Racine.

Racine n'écrivait-il pas dans la Préface des *Plaideurs* :
« *Ceux même qui s'étaient le plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les règles, et trouvèrent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire.* »

Faut-il rappeler les débuts de Wagner à Paris, le scandale du *Radeau de la Méduse* ? Cette *langue*, ces *images* de Lamartine, n'ont rien qui nous étonnent ; ces *nouveautés* nous font sourire ; et si Lamartine avait suivi le conseil de Didot, il aurait péri avec Luce de Lancival ! Les années ménagent les transitions entre des écoles qui paraissent étrangères, leur patine apparente les chefs-d'œuvre.

Les contemporains ne perçoivent souvent que les fossés, l'âge éclaire les ponts. Voyez, nous ne comprenons plus ce qui dans Hodler et Rodin provoquait la colère. Bourdelle nous est familier, Maillol nous apprivoise. L'œil et l'oreille s'accoutument à des formes, à des sons nouveaux. On ne passe pas de plain-pied d'une sonate de Haydn à une des dernières sonates de Beethoven, à un concerto de Stravinsky. Le danseur habitué au jazz aura quelque peine d'abord à goûter une mélodie grégorienne. L'artiste est souvent l'homme entre deux âges dont parle La Fontaine. Les jeunes gens voudraient lui arracher ses cheveux blancs et les vieillards, ses cheveux noirs. S'il écoutait les avis charitables des uns et des autres, il enlèverait à ses ouvrages ce qui l'attache au passé et ce qui lui ouvre l'avenir ; il serait chauve et stérile.

Ainsi, l'expérience romantique est précieuse pour ceux qui abordent les problèmes de face et qui ne craignent pas un certain goût d'aventure. Le risque est moins grand de se tromper par trop d'indulgence que par étroitesse de vue. Ce que les beaux esprits pensaient de Lamartine, doit rendre prudent notre jugement sur Valéry, Claudel et Ramuz, par exemple. Ce sont des auteurs qui passent pour difficiles, étranges, leur langue *dépayse le génie français*, assure-t-on. Les libertés qu'ils prennent amuseront nos petits-neveux qui écriront dans leur style des recettes de

cuisine et des distiques pour caramels. Ils approuveront des deux mains cette réflexion de Voltaire :

« *Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la sévérité de notre poésie et l'esclavage de la rime.* »

Et cette autre de Goethe :

« *Si j'étais encore assez jeune et assez osé, je violerais à dessein toutes lois de fantaisie ; j'userais des allitérations, des assonances, des fausses rimes, et de tout ce qui semblerait commode.* »

Toujours il y a eu, comme dit Maurice Carême, des fonctionnaires asthmatiques qui croient attraper des oiseaux en comptant sur leurs doigts. Comme Hugo qui s'oubliait parfois :

*Aux petits incidents il faut s'habituer,
Hier on est venu chez moi pour me tuer.*

Lamartine aussi :

*La rêveuse Jungfrau de son vert piédestal
Déploie au vent des nuits sa robe de cristal.*

Mais si le vers régulier, au dire de quelques-uns, « *n'est qu'un cadre où les poètes ne se font pas faute d'encadrer des navets* », Géo Norge remarque, non sans ironie, pour certains vers-libristes, « *qu'il existe bien des navets sans cadre !* »

L'artiste, en tant que créateur, dépasse et précède le public. Comment voulez-vous qu'un amateur plongé ordinairement dans le négoce, la finance ou l'élevage du bétail, comprenne le « *Platane* », les « *Colonnes* » de Valéry, le « *Magnificat* » de Claudel, le « *Vox dilecti* » de Paestrina, le « *Torse inconnu* » ou l'« *Orphée* » du Vatican ? Il sera touché par la géométrie des vers et les rimes impeccables de l'un, par le rythme de l'autre, les « effets » vocaux le réveilleront, la patine du marbre invitera sa main, mais il n'entrera pas dans cette beauté.

L'art décidément n'est point populaire. Le soleil prête sans doute à tous les êtres ses rayons : l'aigle le regarde en face. Il y a beaucoup de demeures dans le Temple : les uns s'arrêtent à la « *Marseillaise* », aux carrousels et aux mannequins P. K. Z. A ceux-là, on ne demande qu'une prudente réserve et une sympathie confiante.

Edgar VOIROL